

Serge Lamothe
Tarquimpol



alto

L'auteur se cache, mais on peut l'apercevoir en soulevant la trappe qui est là. L'auteur est derrière, au bout d'un long tunnel mal éclairé, penché sur un cahier d'écolier, dans un réduit étroit et si bas de plafond qu'il doit se recroqueviller tel un escargot. Un espace a même dû être aménagé au niveau du plancher pour que l'auteur puisse, à l'occasion, étendre une jambe pour la dégourdir — car l'auteur travaille nuit et jour dans cette position inconfortable et les fourmillements sont inévitables en pareille circonstance. Il ne peut évidemment étirer qu'une jambe à la fois et même si cette liberté de mouvement lui est d'un grand réconfort, il lui arrive de rêver qu'un jour l'anfractuosité sera assez large pour qu'il puisse déplier ses deux jambes. Il occupe ses rares moments de loisir à gratter le béton de sa jambe libre, mais sa bottine est si us e — on ne peut d'ailleurs presque plus affirmer qu'il s'agit à proprement parler d'une bottine — qu'il ne progresse guère que d'un millimètre ou deux par année.

Pour l'instant, l'auteur écrit. C'est-à-dire qu'il se consacre à une tâche qu'il estime nécessaire, mais dont il ne sait presque rien.

  n'en pas douter, l'auteur soupçonne quelque chose.

Tu as écrit *Tarquimpol* sur la couverture de ce cahier. C'est également l'inscription que l'artiste a peinte au fond du cendrier qui est posé devant toi sur ta table de travail. Tu n'es jamais allé à Tarquimpol, mais tu as d'excellentes raisons de croire que l'écrivain Franz Kafka y a séjourné pendant l'été 1911 alors qu'avec son ami Max Brod il se rendait à Paris.

Tu es à Soyons, en Ardèche, dans la vallée du Rhône, à moins de dix kilomètres au sud de Valence. Tarquimpol n'est même pas un bled du coin. Situé bien plus au nord. En Lorraine, pour être précis. On t'a dit que c'est un lieu de villégiature très apprécié. On s'est peut-être bien foutu de ta gueule, car le village de Tarquimpol occupe une presque île de l'étang de Lindre et la route départementale 199 s'arrête là. Il n'y a pas moyen d'aller plus loin. À moins, bien sûr, de continuer à la nage.

Voilà déjà une bonne raison de croire que Kafka a pu se sentir attiré par cet endroit, mais en voici une seconde, un épais brouillard enveloppe perpétuellement l'étang de Lindre et les environs de Tarquimpol. Ce brouillard confère au village son allure fantomatique et inocule au voyageur un merveilleux sentiment d'irréalité. Il n'y a pas de brouillard, toutefois, dans le paysage représenté au creux du

cendrier posé devant toi, bien qu'il y en ait toujours sur les cartes postales de Tarquimpol.

En déplaçant à l'aide de ton stylo à bille les quelques mégots qui encombrent le fond du cendrier, tu peux apercevoir trois maisons jaunes aux toits de tuiles rouges et une tour à l'arrière — tu penses que c'est le clocher de l'église. Il y a aussi un arbre du côté gauche. L'artiste a dû se dire qu'il fallait planter un arbre de ce côté-là pour équilibrer les volumes et l'artiste a eu raison parce que sans cet arbre rabougri, son œuvre serait encore plus moche.

Le ciel est bleu lavande et il n'y a pas la moindre trace de brouillard, en effet, mais deux petits nuages blancs en forme de crottes semblent narguer ce ciel autrement immaculé.

Il y a un mur de pierres, aussi. Tu ne pouvais le voir tout à l'heure à cause d'un mégot de Marlboro. Le mur est à droite et tu distingues deux croix : une petite et une autre, plus grande, qui doivent évoquer le cimetière de Tarquimpol ; ce qui te confirme dans ta première impression : c'est bien le clocher de l'église que tu aperçois tout au fond et non pas une tour comme tu aurais pu le déduire par la forme du bâtiment qui ressemble davantage à un silo à grains qu'à un clocher d'église. Le ciel est bleu, l'horizon plat. Et les mégots de Marlboro constituent, pour l'instant, les seuls reliefs de ce paysage ennuyant.

Dans ce cas, pourquoi avoir écrit *Tarquimpol* sur la couverture de ce cahier ? Parce que tu as de bonnes raisons de croire que Kafka a séjourné au Château d'Alteville situé à quelques kilomètres de l'étang de Lindre, tout au fond du cendrier. Tu dois souffler un peu sur la cendre pour mieux le voir. Le Château d'Alteville ne ressemble

pas à un château, plutôt à une grosse maison de ferme couverte de lierres. À la fin du XIX^e siècle, il appartenait à un personnage mystérieux, un certain Stanislas de Guaita, mage et auteur d'ouvrages aux titres aussi rassurants et réjouissants que *Le temple de Satan*, *Essais de sciences maudites* ou *La clef de la magie noire*. Stanislas de Guaita est un personnage controversé : il aurait été l'un des principaux protagonistes de la guerre des mages qui a sévi en Europe à la fin du XIX^e siècle. Il aurait frayé dans l'entourage de Baudelaire. La belle affaire.

Tu ne sais pas ce qui aurait pu inciter Franz Kafka, l'écrivain-juif-germanophone-de-Prague, à se rendre à Tarquimpol. En 1911, il n'était âgé que de vingt-huit ans et Stanislas de Guaita était mort depuis quatorze ans. Tu tiens pour une certitude que les deux hommes ne se sont jamais rencontrés.

Alors quoi ?

Depuis plus de vingt ans, tu conserves précieusement une rame complète de papier *Statesman script* filigrané avec tranche nature. Tu as réuni les feuilles de 57 cm X 88 cm et tu les as pliées en quatre pour confectionner deux cahiers. D'Amérique, tu as également apporté deux fioles contenant chacune 50 ml d'encre noire : la première de marque Mont Blanc — made in Germany — et la seconde de marque Waterman — fabriquée en France. Tu ne cherches pas vraiment à comprendre. Depuis des temps immémoriaux, tu envisages d'écrire dans ce cahier. Tu secoues parfois les fioles d'encre ou bien tu les ouvres et tu renifles leur contenu. Tu caresses le papier du plat de la main. L'encre n'a pas d'odeur et le papier attend.

Tu es peut-être un peu confus. Ta tête descend lentement le long de ton bras posé sur la table. Tu as la sensation de te souvenir, mais ce n'est pas encore ce que l'on pourrait appeler la mémoire. C'est quelque chose de dur, un noyau dans ton crâne. Tu pourrais peut-être, avec un peu d'aide, tout te rappeler ; mais tu n'y tiens pas tant que ça, au fond, et tu restes là, la tête posée à plat sur l'une de tes mains, à écouter le chant du mistral furetant dans la charpente du toit.

Ta fascination pour Kafka n'est pas nouvelle. Tu le considères non seulement comme un monstre sacré de la littérature, mais aussi comme un monstre absolu du génie humain. Sur l'échelle de la monstruosité, tu situes Kafka à peu près au même niveau que le Christ ou Hitler. Beaucoup de gens doutent de la réalité historique d'un personnage comme le Christ et il s'en trouve bien davantage pour estimer qu'Hitler a pu survivre à la Guerre mondiale qu'il a provoquée. Mais en ce qui concerne Kafka, tu penses qu'il a découvert une chose capitale : c'est qu'en littérature, tout peut être dit et que, peut-être pour cette raison précise, rien ne peut l'être.

Tu as heureusement commencé à lire Kafka assez tard. Tu dis *heureusement* parce que tu as perdu tes illusions très tôt et tu prétends qu'une rencontre prématurée avec l'auteur de *La métamorphose* aurait pu t'être fatale.

C'est vrai.

Tu ajoutes que Kafka a livré des œuvres inépuisables qui suscitent à travers le monde une littérature si abondante, des interprétations si diverses, une inflation de commentaires si

loufoques, qu'on en vient à espérer qu'un peu de silence se fera autour d'elles afin de nous permettre de mieux les entendre.

Bien sûr, tu es ici pour Kafka. Tu es sur ses traces.

Tu te demandes quel sens pourrait avoir une vie consacrée toute entière à l'étude du parcours d'un écrivain ? le sens d'une vie perdue, même pas dans l'ombre ou le sillage, mais sur la trace érodée, presque effacée, d'un mort illustre ? Tu l'ignores.

Maurice Blanchot est mort récemment. Tu dis que Blanchot a écrit sur Kafka les commentaires les plus censés que tu aies jamais lu au fil des ans. Tu as vraiment l'air d'y croire. Il y a de l'excitation dans ta voix. Blanchot a rappelé que, d'après la Genèse, le premier geste d'Adam a été de nommer la création, que le premier homme se serait approprié le monde en nommant les êtres et les choses. En faisant cela, il aurait établi une distance entre lui et le monde dans lequel il vit ? le mot. Adam aurait fait entrer l'humanité dans la représentation du monde et il ne lui aurait plus été possible d'en sortir. Ce premier acte d'Adam — sa prise de parole — nous aurait amputés d'une part de notre être. Les mots seraient vides. Ces mots qui te sont si chers, t'empêcheraient d'approcher l'essence et te condamnerait à une multitude de représentations du monde, en même temps qu'à une représentation unique, universelle, pour laquelle tu éprouves un dégoût légitime, mais à laquelle tu es enchaîné par les conventions du langage.

Autrement dit, d'après le père Blanchot, le mot te donne l'être, mais il te le donne privé d'être. Il en déduit qu'un écrivain comme Kafka n'écrit pas parce qu'il a le pouvoir de nommer les choses, mais parce qu'il n'a pas le pouvoir de ne pas les nommer ? parce qu'il

cherche, malgré lui, à épuiser la représentation du monde, comme si cela pouvait le libérer du langage et le ramener à l'essentiel. À l'être.

C'est une imposture bien moins terrifiante qu'il n'y paraît. Tu crois qu'il s'agit vraiment de la toute première chose qu'il faudrait savoir à propos de Kafka. Peut-être la seule chose qu'il ne faudrait jamais oublier concernant la littérature. L'entreprise littéraire de Kafka est à la fois héroïque et désespérée parce que c'est une tentative d'épuisement de la représentation du réel.

Certains qualifient Kafka d'écrivain empêché parce que tous ses romans sont demeurés inachevés. Tu te demandes si c'est parce qu'il a très peu publié de son vivant qu'on lui appose cette étiquette ou si ce n'est pas simplement plus commode pour éviter de se souvenir que les œuvres complètes de Franz Kafka totalisent plus de cinq mille pages. Ce n'est quand même pas si mal pour un écrivain emporté par la tuberculose à l'âge de quarante et un ans. Inachevée, l'œuvre de Kafka l'est peut-être de toutes les manières qu'on peut imaginer – non seulement dans sa création, mais aussi dans sa destruction. Vouée à l'anéantissement par son auteur, elle a non seulement échappé à ses volontés testamentaires, mais aussi aux autodafés qui, de l'Allemagne nazie à l'Union soviétique, ont davantage contribué à sa diffusion que tout autre facteur.

Tu relèves la tête, tu sembles un peu moins confus que tout à l'heure. Tu dis qu'avant d'aller plus loin, il est essentiel de comprendre pourquoi tu en est venu à écrire *Tarquimpol* sur la couverture de ce cahier et pourquoi tu te trouves plutôt à Soyons, en Ardèche, et donc bien loin de ton objectif.

L'un de tes vieux amis dit toujours : « La vie est pleine de surprises ! » Ça te tombe sur la rotule que ce type répète ça pour un oui pour un rien, mais il a parfaitement raison : la vie est pleine de surprises quoi que tu en dises.

Pour toi, les surprises ont commencé à débouler lors d'une réception à l'Ambassade du Canada à Paris où la faune littéraire québécoise avait été conviée à sabrer le champagne. C'est à ce moment de ton vagabondage qu'Alya t'a été présentée.

Vous êtes mariés maintenant, Alya et toi, et tu te trouves dans le salon de la maison d'Ardèche d'Alya. Il convient peut-être de désigner ainsi la vaste pièce dont le plafond est orné d'un gigantesque cratère par lequel tu peux voir les poutres du toit et par où s'engouffre le mistral. Tu écris.

Je suis un original. J'ai dans mon jardin une grue énorme — elle doit faire dans les vingt mètres de haut —, toute rouillée, avec laquelle j'arrive, par temps clair, à produire une musique céleste qui horripile mes voisins. La poulie, le treuil, le contrepoids — tout cela pendouille exactement en plein soleil. Cela me fait, quand souffle le mistral, une girouette phénoménale qui grince à tous les diables. C'est ma grue. Je la trouve bien pratique. J'ai aussi un cratère dans mon bureau, mais ça, c'est un secret bien gardé.

Tu as installé ta table de travail dans cette pièce parce que tu auras besoin d'espace pour te lever de temps en temps, tourner autour de la table en fumant des Marlboro et imaginer la vue magnifique qui s'offrirait à toi si tu t'étais plutôt installé dans une

autre pièce de la maison. Dans ce cas, tu aurais pu contempler la falaise de calcaire au sommet de laquelle trônent les ruines de la fameuse — mondialement connue, dit le site Internet de la Commune — Tour penchée de Soyons, construite au VI^e siècle — en même temps que des dizaines d'autres, toutes semblables à celle-ci, sauf qu'elles ne sont pas penchées — pour surveiller la vallée du Rhône et la progression d'éventuels envahisseurs.

Tu pourrais même apercevoir l'entrée des grottes où l'on a découvert des traces d'occupation humaine continue sur une période de 150 000 ans. Tu es allé t'y promener hier après-midi et c'est vraiment une chouette sensation de se tenir là, debout à l'entrée d'une grotte, et de contempler les montagnes du Vercors en songeant que les Néandertaliens, il y a 150 000 ans ou davantage, faisaient exactement la même chose, sauf qu'ils ne pouvaient pas voir la route nationale 86, ni les voies ferrées, ni l'interminable chapelet d'entrepôts et d'usines qui s'agglutinent sur les rives du Rhône, ni la centrale nucléaire de Cruas, au loin, crachant d'immenses nuages blancs absolument inoffensifs.

Alya connaît bien le conservateur du musée et du site protégé des grottes de Soyons. C'est un type bien. Il a conservé tout ce qu'il a pu, comme sa fonction l'indique, et il a même installé trois ou quatre mannequins barbus et vêtus de fausses peaux de mammoths à l'entrée de la grotte principale.

C'est une reconstitution un peu kitsch, il faut l'avouer, quoi qu'en dise Alya — tu ne veux pas la décevoir. Il y a même un lion préhistorique — un smilodon peut-être — dans un coin sombre de la grotte et, en le voyant hier, tu as vraiment eu l'impression de te

trouver dans une chambre d'enfant tellement ce truc invraisemblable ressemble à une grosse peluche. Tu t'es dit que c'était sympathique comme tout de te retrouver en compagnie de tes ancêtres fantoches qui se grattent le cul autour d'un faux feu de bois électrique et qu'on a quand même fait un bon bout de chemin avec Internet, la téléphonie cellulaire et les pommades corticoïdes.

Malgré tout, les os de mammoth qui sont exposés au musée de Soyons n'ont pas été découverts dans les grottes c'est un villageois qui est tombé dessus en creusant sa cour.

Depuis des années, ce type rêvait d'un garage. Et voilà ce qui arrive quelque'un veut un garage, il ne demande rien d'autre, son ambition est modeste. Un homme veut un garage et tombe sur un mammoth.

On sait toujours précisément à quel moment commencent les problèmes. Ce citoyen consciencieux s'était pourtant muni de toutes les autorisations, licences et permis nécessaires à la construction de son garage. Il a commencé à creuser. Il a creusé, creusé, jusqu'à ce que son rêve vole en éclats.

Un mammoth.

Ce n'est ni le premier ni le dernier mammoth sur lequel on tombe, mais bon il n'y en a pas tant que ça sous ces latitudes et on y tient beaucoup.

«Holà Un garage? Mais vous n'y pensez pas a fait le conservateur du musée. Un garage! Qui a bien pu vous mettre en tête une idée pareille? Il va nous falloir des années pour dégager ce mammoth. Et qui nous dit qu'il n'y en a pas d'autres? On va devoir étendre les fouilles à tout le périmètre!»

« Tout le périmètre... »

Cette expression, dans la bouche du conservateur, laisse le villageois perplexe. Il se voit déjà aux prises avec un second mammoth sous la cuisine et un troisième sous la chambre des mômes. C'est bien sa veine d'être tombé sur un cimetière de mammoths, il n'aurait jamais dû quitter Belleville. Mais ce type-là, il s'accroche à son rêve ardéchois et il sait qu'un jour il sera débarrassé des mammoths une fois pour toutes et qu'il pourra construire son garage. Pour l'instant, il se dit heureux de pouvoir collaborer à l'effort national de préservation du patrimoine archéologique. C'est comme ça qu'un journal local l'a cité. Il aurait bel et bien dit : « Je suis heureux de participer à l'effort national de préservation du patrimoine archéologique et je collabore pleinement avec les autorités ».

Kafka n'est jamais loin.



Polygraphe inclassable, Serge Lamothe s'est rapidement imposé comme l'une des voix incontournables de sa génération. Depuis 1998, il a publié des romans (*La longue portée*, *La tierce personne*, *L'ange au berceau*), des nouvelles (*Les Baldwin*), de la poésie (*Tu n'as que ce sang*) et du théâtre (*Le Procès de Kafka*). Conseiller en scénario au cinéma et dramaturge à l'opéra, proche collaborateur du cinéaste François Girard, il travaille présentement à la conception dramaturgique du spectacle du Cirque du Soleil qui sera présenté à Tokyo en 2008. Très impliqué dans la vie littéraire québécoise, il a été vice-président de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ) et est administrateur du Festival international de littérature (FIL).

